

gout ; encore n'est-ce qu'en peinture. Il rapporte une description charmante que *Claudien* fait des Champs Elysées, & il ajoute sagement : *Mais cette béatitude céleste que la Foi constate, n'est point du ressort de la simple Philosophie.*

Où trouver donc celle que nous cherchons ici-bas, & quel état, ou quel âge pourra nous la procurer, où nous permettre d'en jouir ? « Les » enfans ne sont pas propres à connoître la » Félicité. Ils obéissent à tous les objets qui » frappent les sens ; ils passent dans un moment » de l'espérance à la crainte, de la tristesse à » la joye, de l'amusement à l'ennui. . . . . » Il semble que la jeunesse soit le tems le plus » délicieux de la vie. Les ressorts sont neufs, » les sentimens sont vifs. Mais la cupidité est » trop forte, & le jugement trop foible. . . . » L'âge mûr est un guide plus sûr : il met un » frein à nos desirs ; l'expérience l'éclaire, la ré- » flexion l'accompagne. » Ces dispositions sont plus favorables à la recherche & à la possession du bonheur : mais elles ne le produisent pas par elles-mêmes.

» Le sentiment qui fait consister le bonheur » dans la volupté, *continue Mr. de R.* seroit » assez généralement goûté. *Démocrite* disoit » qu'une vie sans plaisirs, étoit une longue route » sans Hôtelleries. » Mais ces plaisirs qui flattent les sens, ne peuvent contenter le cœur, & ils sont sujets à de fâcheux retours : *Nocet emptâ dolore voluptas.*

» La vertu Stoïque foule fièrement aux pieds » la volupté Epicurienne ; mais elle me rebute » par son austérité, & me révolte par ses paradoxes. » A qui ces rigides Philosophes persuaderont-ils que la santé & la maladie sont choses